

Une vie bien remplie, de petites histoires au fil de la grande histoire.

Cet extrait retrace ses souvenirs d'écolière dans le quartier Saint-Jean, à Bordeaux, entre 1938 et 1943. C'est une époque révolue que ces souvenirs font revivre.

En 1938, j'ai fait ma rentrée en cours préparatoire à l'école de la rue Fieffé. Je n'étais pas allée à l'école maternelle en raison de mes allées et venues entre Bordeaux et Arcachon. Je savais déjà lire et écrire, mais de la main gauche, ce à quoi mes parents ne s'étaient jamais opposés. La maîtresse, quant à elle, tenait fermement à ce que je sois droitnière. Elle décida dès le premier jour de m'attacher la main gauche dans le dos. Je sentais sur moi les regards moqueurs, j'entendais les rires étouffés des élèves. Seule, isolée, je n'ai pas pu retenir mes larmes. Elles n'ont pas coulé bien longtemps : j'ai refusé d'écrire de la main droite. J'ai été punie et enfermée dans la classe. J'étais folle de rage, j'ai jeté à terre tout ce qui était à portée de main : livres, cahiers, encriers... tout y est passé.

Après cet incident, je suis restée quinze jours à la maison. Mes parents m'ont expliqué, avec une patience infinie, que personne n'écrit de la main gauche. Petit à petit, grâce à leurs encouragements je suis arrivée à écrire de la main droite avant de revenir à l'école. J'étais très fière de moi : je savais écrire des deux mains ! Cet épisode m'a beaucoup marquée et je ne suis pas arrivée à me faire d'amis cette année-là. Heureusement que ces pratiques stupides ont cessé. Aujourd'hui les gauchers peuvent écrire comme bon leur semble, sans avoir à subir de vexations. L'école n'était pas mixte : les filles étaient rue Fieffé, les garçons rue Francin, là où il y a l'école primaire maintenant. La discipline, l'organisation étaient très rigoureuses. Il fallait toujours se tenir par deux avant de rentrer ou de sortir de la classe, nous n'avions le droit d'aller en récréation que quand nous étions rangées et silencieuses. Nos jeux changeaient en fonction de l'humeur. Il y avait des périodes : pendant un moment, nous jouions au ballon, puis nous passions à autre chose. À refaire l'histoire de France par exemple : nous imaginions que nous étions à la cour d'Aliénor d'Aquitaine, il y avait le roi, la reine... Et puis, comme souvent avec les filles, nous discutions beaucoup et faisions des conciliabules.

L'école était juste à côté de l'école du Sacré-Cœur, et nous allions au catéchisme juste après la classe. Les relations entre l'école laïque et l'Église étaient dans notre cas très apaisées et nous passions de l'une à l'autre sans problème. Une seule de nos camarades échappait à la règle, son père était communiste. Il lui interdisait formellement d'aller à l'église, mais elle mourait d'envie de faire comme toutes ses autres camarades. Alors, à tour de rôle, nous lui offrions un alibi : en disant que nous l'invitions à la maison, elle pouvait nous suivre secrètement. Voilà comment nous avons assuré l'éducation religieuse de la fille d'un communiste.

Le mois de mai était traditionnellement le mois de Marie, j'en garde un souvenir ébloui. La place du Sacré-Cœur se paraît de guirlandes, et nous participions aux processions autour de l'église. Mes camarades et moi (je crois qu'il y avait toute la classe, sauf sans doute la fille du communiste qui aurait eu bien du mal à trouver une excuse...) marchions derrière le prêtre, en portant des paniers de pétales de rose que nous jetions par terre. Pour l'occasion, ma mère m'avait cousu une robe en organdi blanc, couverte d'un plumetis de fleurs bleues et roses avec des volants. Elle était magnifique !



Je suis à droite de la photo, avec Josette et Thérèse, devant l'Aquitaine, une épicerie du quartier. Nous portons toutes un béret. Il y avait une connotation régionale, typique du sud-ouest.

Avec mes deux petites amies, nous habitons le même bâtiment rue Saint-Macaire. Pour y entrer, il fallait passer deux portes. Dans la cour, à droite, il y avait l'atelier de l'ébéniste. Je me souviens très précisément de l'odeur de sciure de bois qui s'en échappait. Juste à côté, il y avait un couvreur, c'était très impressionnant de le voir travailler les plaques de zinc. Sur la gauche, on trouvait les jardins privatifs pour les habitants de l'immeuble. C'était là que mon père faisait pousser son tabac pendant la guerre. Il y avait beaucoup d'enfants, nous passions notre temps à jouer ensemble, dans la rue, c'était notre terrain de jeu.

Dans le quartier, avant-guerre, il y avait des épiceries à chaque coin de rue. C'était très vivant, il y avait énormément de petits commerces. Par exemple, rue de Bègles, il y avait un poissonnier, un boucher, un charcutier et deux épiciers. Il y avait aussi les laitiers de la rue de Preignac et de la rue de la Réole. Rue Malbec, il y avait une épicerie qui s'appelait "Le gagne petit" tenue par une mère et sa fille. Cela faisait rire mon père qui disait qu'elles étaient tout sauf des "gagne petit".

Nous étions en Ariège, où nous allions régulièrement en été, quand la guerre a éclaté. Mon père a dû rentrer rapidement à cause de la mobilisation générale. Nous sommes donc restées toutes les deux ma mère et moi. Les communications étaient très difficiles : au bout de quelques jours, sans nouvelles de mon père, ma mère a décidé de rentrer à Bordeaux. Ce voyage a été une véritable épopée : les quais de gare étaient grouillants de monde, nous ne savions pas quand les trains partiraient en encore moins quand ils arriveraient...

Nous avons donc quitté l'Ariège et fait escale à Toulouse puis à Lourdes. À Toulouse, j'ai le souvenir d'une bousculade immense, le quai était bondé. Ma mère est malgré tout arrivée à me faire monter dans le train en me faisant passer, ainsi que la valise, par la fenêtre. Malheureusement, à cause de la foule qui l'empêchait d'avancer, elle ne parvenait à monter dans le train, qui a démarré à ce moment précis. Seule avec la valise dans ce train qui part, j'ai été prise de panique. Ma mère s'est mise à hurler "ma fille est dans le train, il faut que je monte !" Deux hommes l'ont littéralement hissée à bord. Quel soulagement quand je l'ai vue en face de moi ! Nous sommes arrivées au bout de deux jours sans vraiment dormir ni manger. Mon père, qui n'avait pas pu être incorporé était lui aussi rentré à Bordeaux. En effet, il avait été victime d'un très grave accident de travail avant-guerre. Il était resté un an et demi à l'hôpital et avait perdu un œil. Il souffrait depuis de graves migraines. Il avait été informé de notre arrivée, sans doute par le "réseau SNCF" et était venu nous chercher à la gare. L'ambiance y était très particulière : il n'y avait presque pas de trains et les Allemands avaient remplacé les voyageurs habituels.

Tout est resté calme jusqu'en juin 1940, quand les Allemands ont envahi le nord de la France. Avec l'exode, la ville s'est retrouvée envahie de réfugiés venus de toute la France. Même le gouvernement s'était replié à Bordeaux. Un soir, mon père est rentré à la maison avec un homme. Il était Belge et fuyait l'avancée des troupes allemandes. Il voulait rejoindre les forces françaises en passant par l'Espagne, je ne sais pas du tout s'il y est arrivé. Au cours de la soirée, il nous dit : "de toute façon, vous serez bombardés ce soir". Certainement alerté par les visages figés de mes parents, il ajouta : "à chaque fois que je me suis arrêté dans une ville, elle était bombardée le soir-

même". Sa prophétie s'est réalisée : au moment de nous coucher, mon père qui voulait fermer la fenêtre s'est retrouvé projeté sur le lit, soufflé par une explosion. La bombe venait bel et bien de tomber rue Malbec. Mon père m'a littéralement pliée dans un édredon avant de nous mettre à l'abri, avec ma mère, dans le cagibi sous l'escalier où nous tenions à peine tous les trois.

Pendant la guerre, je crois que ce qui m'a le plus marquée, c'étaient les adultes qui me disaient toujours "ne parle à personne".

Ne parle pas de ton père.

Ne parle pas de ta mère.

Ne parle à personne, tu ne peux jamais savoir ce que pensent les gens.

Ce n'est vraiment pas facile quand on est enfant !

Pendant la guerre, en 1941, nous avons recueilli un chat. Mon père n'était pas emballé : il l'appelait le "chat boche", car il le trouvait trop bien nourri. C'est vrai qu'il était magnifique, avec son pelage noir et blanc. Malgré le régime un peu plus frugal qu'on lui imposait, il est resté, et mon père l'a adopté : "finalement, il a choisi son camp !". Il était tout de même gâté : une fois par semaine, il avait une sardine à l'huile écrasée, c'était un trésor à l'époque ! La plupart du temps, il avait à un peu de lait avec du pain écrasé. En tant que J2 ou J3¹, j'avais droit à un demi-litre de lait par jour.

Mon père avait bricolé un poste à galène, qui trônait sur la table art déco de la maison. Nous écoutions beaucoup de musique classique, de l'opéra surtout. Je crois que Carmen était l'opéra préféré de mon père. Il aimait aussi Wagner, et chantait très bien. Je ne faisais pas de musique. Ma mère m'avait demandé si je voulais un piano et prendre des leçons, comme mon amie Thérèse, mais je lui avais répondu que je préférerais une ferme avec des poules !

Le poste à galène est vite devenu l'endroit préféré du chat, car les lampes devaient lui chauffer agréablement le ventre. Il fut rebaptisé Mozart par mon père, persuadé que le chat avait un goût particulier pour la musique : un chat mélomane ! Je pense pour ma part qu'il était surtout sensible à la chaleur diffusée par le poste, car la pièce était très mal chauffée par un appareil que nous appelions le "poêle à son". Il s'agissait d'un tube de trente centimètres de large dans lequel était intégré un second tuyau en cuivre, bourré de son, lui même raccordé au tuyau d'évacuation de la cheminée. Une trappe permettait de récupérer les cendres. C'était aussi artisanal qu'inefficace. Les maisons n'étaient pas très confortables et les chambres n'étaient pas chauffées. Comme un

1 Le rationnement était organisé pendant la guerre à cause des restrictions. La population était divisée en catégories auxquelles correspondait une ration alimentaire définie par le ministère du rationnement, créé en 1939. Les enfants de six à douze ans formaient la catégorie J2.

malheur ne vient jamais seul, les hivers de la guerre ont été particulièrement froids. En 1942, il gelait à pierre fendre, je faisais des dessins sur le givre des fenêtres. Comme il était difficile de sortir de son lit !

Les restrictions étaient vraiment importantes et ma mère me disait en permanence de faire attention, car j'usais un peu trop mes chaussures. Évidemment, je jouais au ballon avec les garçons ! Mon père eut l'idée de me faire des sabots, qu'il avait décorés, mais je n'étais pas du tout à l'aise. J'avais froid et mal aux pieds. Des sabots pour jouer au foot ...

Ma tante Jacqueline, la plus jeune sœur de ma mère dont le mari était prisonnier en Allemagne, devait se débrouiller seule avec trois enfants. Elle habitait en Charente et élevait des lapins pour sa famille. Elle eut l'idée de me faire, ainsi qu'à mes cousins, des chaussons en peau de lapin. C'était parfait pour chausser les sabots, je crois que tout le monde m'enviait !

Mes parents cherchaient chaque jour des solutions pour remplacer ce qui était devenu introuvable. À la place du café, on faisait griller de l'orge, c'est moi qui m'en occupais. Je glissais les grains par une petite trappe dans un engin en métal rond, puis il fallait les torrifier, en faisant bien attention à ne pas le brûler, sinon, c'était très amer. Mon père faisait pousser son tabac. Il fallait le faire sécher, puis j'étais chargée de le couper le plus finement possible pour qu'il puisse rouler ses cigarettes. L'odeur était épouvantable ! Je pense que le tabac ne devait pas être assez sec, ou mal préparé. C'était le système D.

Afin d'éviter les carences dues aux privations, l'école nous distribuait des biscuits vitaminés et de l'huile de foie de morue. Cela avait lieu dans l'infirmerie où flottait toujours une vague odeur d'éther. Là, nous nous tenions en rang, en attendant notre tour. Les biscuits, je ne les trouvais vraiment pas bons : ils étaient durs, sans saveur. J'attendais d'être dans la cour et je les échangeais contre de l'huile. J'avais beaucoup de succès : la majorité des mes camarades préférait les biscuits, elles trouvaient que j'avais de bien drôles de goûts.

Le quartier était exposé aux bombardements à cause de la proximité de la gare et la situation empirait chaque jour. Il a donc été décidé d'évacuer les enfants et de fermer l'école. Tout le monde en parlait à la récréation, l'affaire était sur toutes les lèvres. Des élèves un peu plus hardies avaient demandé à Mademoiselle Redon, notre institutrice (la rigueur incarnée, qui était en outre la tante du peintre Odilon Redon) si c'était vrai. Elle a évidemment refusé de nous en dire plus et nous sommes vite retournées à nos exercices. La rumeur a vite été confirmée : c'était bien vrai, l'école allait fermer. Quelques jours plus tard, tout s'est arrêté. L'école a pris fin et je n'ai pas revu mes camarades avant de longs mois. C'est curieux : je n'ai pas le souvenir d'avoir été triste ou d'avoir eu peur. Je crois même que je me réjouissais un peu de cette aventure... J'ai donc été confiée à mon

parrain et à ma tante qui vivaient à Solférino, dans les Landes. J'y suis restée, sans mes parents, jusqu'au printemps 1943, où je suis rentrée à Bordeaux.